

Mikis Theodorakis

ANTI-MANIFESTE

traduit du grec par Anne Lhasa

AKTIS

1998

Maquette de couverture: Anne Lhasa.

Couverture arrière: photo Marcel Van Aerde.

Copyright de l'édition originale grecque: Mikis Theodorakis, 1989

Éditions Γνώσεις, Athènes.

Titre original: Αντιμανιφέστο.

Copyright de la traduction française: Mikis Theodorakis, 1998

Éditions Aktis, Bruxelles.

L'auteur reste propriétaire de son œuvre.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit – photocopie, disque, photographie, microfilm, bande magnétique, Cdrom ou autre reproduction – est interdite.

Dépôt légal - D / 1998 / 6884 / 13 - 4^{ème} trimestre 1998.

À PROPOS DES ANTHROPOMONADES

Tout d'abord, qu'est-ce que les *anthropomonades*? Il s'agit d'un système composé d'éléments complexes, évaluant l'énergie humaine au point de vue biologique, spirituel, psychique. Chacun le sait, un tas de facteurs augmentent cette énergie, en l'occurrence les *anthropomonades*, qu'autant d'autres facteurs diminuent. Il va de soi que nous ne visons pas à minutieusement inventorier ces données, positives et négatives. Bien qu'une telle démarche porterait ses fruits puisque, nous le verrons, ce qui compte dans la vie humaine n'est pas seulement inhérent, de manière générale et abstraite, aux relations sociales et aux droits de l'homme, mais aussi, très nettement et concrètement, à *la quantité d'anthropomonades que chaque citoyen assure dans un système social donné, au sein de rapports sociaux déterminés, de libertés, de droits, besoins, devoirs, contraintes et potentialités.*

Il n'y a pas l'ombre d'un doute que plus le système est démocratique, libéral, plus le niveau de vie est élevé, les possibilités d'instruction et d'information multiples, avec une garantie de participation réelle aux décisions collectives, le citoyen se sentant d'autant plus responsable qu'augmentent en lui les *anthropomonades*, l'énergie humaine en expansion. Néanmoins, la période historique que nous traversons atteste que dans les deux systèmes dominants, le capitalisme comme le socialisme, tous les rapports de force et surtout les rapports de production finissent par prendre au citoyen moyen beaucoup plus d'*anthropomonades* qu'ils n'en donnent.

L'image de marque du capitalisme à outrance, c'est indéniablement que le système voue de grands moyens aux biens matériels. Mais pour conquérir ce que la publicité transforme en objets de première nécessité, le citoyen doit épuiser beaucoup plus de forces que ne lui offrent en définitive ces biens fondamentalement matériels, au point qu'au lieu d'y gagner, il y perd en *anthropomonades*.

Dans le système socialiste, sans qu'aient changé les rapports au sein de la production ni la qualité de vie, qui restent inférieurs à celle des pays touchés par le capitalisme, un autre phénomène l'emporte: *l'intérêt commun* que figure et qu'exprime le Parti ou, plus exactement, la poignée d'hommes qui le dirigent.

Par quel biais cet intérêt commun s'exprime-t-il? Via l'idéologie officielle, dont résulte une colossale contrainte éthico-sociale. Elle type un nouveau mode de comportement et de vie. Pour déboucher sur l'invisible violence de l'État et sur une oppression morale. L'énergie humaine s'amenuise. Le citoyen participe de moins en moins à la production. Ainsi, par une autre voie, il y perd aussi en *anthropomonades*.

Le principe d'intérêt commun qui régit le système socialiste n'est qu'une forme de pouvoir. À ses retombées sur le taux d'*anthropomonades*, il faut ajouter tous les éléments négatifs qu'on observe dans les sociétés relevant du système capitaliste, même si le changement que nous avons évoqué dans les relations de travail n'a qu'un caractère légal "momentané".

Sans le minimum d'*anthropomonades* qui lui est nécessaire, un homme se retrouve physiquement, psychiquement et spirituellement fatigué, incapable de penser, rêver, exercer ses facultés mentales, de prendre des décisions, des initiatives, de fabriquer quelque chose de personnel, de créer.

Tout ceci relève de la pensée, du mental. En ce qui concerne son âme, ses sentiments, son monde intérieur, il est vidé de l'énergie que procure notre contact avec la beauté, la nature, l'art, l'agréable compagnie, soit les rapports harmonieux qu'on entretient au foyer, à l'école, au travail, avec des connaissances et des amis.

Finalement, sur le plan physique, l'homme de la cité est tenu de répéter chaque jour les mêmes gestes ou de subir la même inertie, le transfert à l'usine, au magasin ou au bureau, alors qu'il n'a guère de possibilités pour s'adonner au sport, aux longues promenades, aux excursions dans la nature. L'air qu'il respire est de plus en plus impur. Il en éprouve du malaise. Avec les produits conditionnés, sa nourriture n'est plus saine. Les soins hospitaliers sont insuffisants. Il souffre de maladies bénignes, quand il n'est pas gravement malade.

Et puis, il faut voir quels messages et quels facteurs d'irritation l'entourent, le dérangent, l'influencent quotidiennement, du matin au soir. Publicité, presse, sons et musiques, radio, cris dans les rues et vacarmes urbains en tous genres, télévision pour conclure. Mille et mille messages, publicitaires, politiques, sentimentaux, sportifs, mais presque tous guidés par la même logique: celle qui domine chacun des systèmes. Loi du marché en Occident. Loi de l'intégrisme en Orient.

* * *

Le citoyen moyen, en Europe, je pense que nous pouvons l'imaginer. Voyons-le à l'heure où il se met en route pour son travail. L'un va vers l'arrêt du bus, l'autre vers la station de métro, tandis qu'un troisième entre dans sa voiture privée. De manière générale, il est fatigué de s'être éveillé trop tôt, il a l'estomac creux et la tête lourde. Celui qui conduit branche la

radio. Sur n'importe quelle longueur d'onde, il entend à peu près la même musique en vogue. Les mêmes spots publicitaires. Le bulletin météorologique ou les informations politiques, sur un rythme "à couper le souffle".

Celui qui circule en bus ou en métro, tantôt debout, tantôt assis, il parcourt d'un œil morne les titres du quotidien ou bien il lorgne le journal de son voisin. Chacun fuit l'autre du regard. Tous sont renfrognés, maussades, désespérés, parce qu'ils vont bientôt être enfermés durant huit heures. Ils n'osent pas encore songer au moment où ils auront quartier libre. À l'heure du retour.

Qu'une fort jolie femme pénètre dans le bus ou le wagon, les hommes se réveillent, écarquillent les yeux et l'imaginent, pour la plupart, dans son plus simple appareil. Une jolie femme, dans leur esprit, ce n'est qu'un corps nu destiné au lit, un instrument de plaisir érotique. Mais ils reprennent vite leur sang-froid, la mine à nouveau sévère. "Ce sont des rêves, tout ça", pensent-ils en piquant du nez. Par fournées, ils sortent au fil des stations et ils s'emboîtent le pas vers leur lieu de travail.

Le conducteur du véhicule particulier a des problèmes différents. Il trouve que les feux rouges lui sont spécialement réservés. Le rythme de la circulation se ralentit de jour en jour. Ces haltes à répétition, le retard qui en découle, lui mettent les nerfs en boule. Il tapote le volant avec une impatience mal contenue. Il éteint la radio. Il la rallume. Il foudroie du regard celui qui tente de le dépasser. Pour un mètre d'asphalte, il est prêt à causer la mort ou à la subir. Ultime problème au parking. Va-t-il trouver une place? C'est exténuant de se garer. Exténué, il ferme la portière et n'a qu'une seule pensée: "Quand serai-je quitte de ces huit heures interminables, passées dans l'attente de rouvrir la portière et de rentrer à la maison?"

En vérité, que traverse l'esprit de ces hommes, se dirigeant par troupeaux vers leur travail? Rien! Si ce n'est l'écho d'une querelle nocturne, d'une difficulté quelconque. Ou les impressions éphémères laissées par un bon match, un feuilleton ou un film vidéo, s'ils ont regardé la T.V. la veille.

Le cerveau est fatigué, engourdi, terrorisé à l'idée d'une nouvelle journée monotone, sans joie, lassante et dénuée d'intérêt, littéralement vécue en pure perte. L'esprit est paralysé, tandis que toutes ces images, ces reminiscences, ces idées surgissent et s'éclipsent comme des éclairs.

Le cerveau s'assimile à une gigantesque usine aux machines arrêtées. Il est immobile. Il ne fonctionne pas. Mais l'âme, le sentiment?

Et nous arrivons au boulot. Ces derniers jours, je suis allé à la Fnac rue de Rennes, pour acheter des disques. Myrto et moi, nous avons patienté dans la file d'attente à la caisse. Environ dix minutes. Quand notre tour est arrivé, la caissière a pointé les disques que j'avais choisis, en encodant les prix sur son terminal. Pour finir, elle a fait le total d'un seul geste. Myrto a

sorti la carte bleue. Que la caissière a insérée dans l'appareil ad hoc, relié à l'ordinateur contrôlant toutes les banques et tous les comptes. Au bout de quelques secondes, la note approuvée s'est automatiquement imprimée sur un bout de papier. Après l'avoir acquittée, nous sommes passés de l'autre côté de la caisse. Je m'y suis campé, pour suivre les faits et gestes de la caissière.

J'ai observé trois modes de paiement. Primo, l'argent comptant qu'elle manipule avec vivacité. Secundo, le chèque qu'elle enregistre dans un appareil spécial. Tertio, la carte bleue qu'elle glisse dans le computer. Les clients défilent à la queue leu leu, sans le moindre répit. Le dos voûté, la caissière vérifie les marchandises, encode les prix, les totalise et perçoit les recettes des trois manières précitées. Tous ses gestes sont rapides mais bien calculés et pondérés. Son corps reste fixe. Seuls ses mains et son cerveau travaillent.

Heure par heure, combien de clients passent devant elle? Combien d'articles de commerce? Combien encaisse-t-elle, en huit heures? Qu'arrive-t-il, si elle commet une erreur? Quelle est sa responsabilité et quelles en sont les conséquences? Cela signifie qu'en accomplissant sa tâche, elle a aussi l'angoisse de se tromper, de mal déchiffrer le prix ou de mal compter l'argent.

Selon Myrto, dans les grands magasins *Veropoulos* à Koukaki, la caissière connaît par cœur le prix de chaque marchandise.

Cette caissière, imaginons-la maintenant le soir, après huit heures de travail. Au matin, quand elle a quitté son domicile, il faisait quasi nuit. Alors que le soleil illumine la ville, l'intérieur du magasin est éclairé à l'électricité. L'air conditionné. Autrement dit, elle vit dans une atmosphère et un environnement artificiels. Elle ne voit pas ce qui l'entoure. Elle ne voit même pas les clients, parce qu'il lui faut avoir à l'œil d'abord les articles, ensuite les prix, enfin l'argent. En huit heures, combien d'articles entrevus, combien d'additions opérées, combien d'argent compté entre ses doigts? Articles - additions - argent, tel est son univers toute une journée durant.

La pause de midi à la cantine, c'est le seul moment humain. Fatiguée de ce qui a précédé et de ce qui va suivre, elle mange son sandwich sans appétit, boit son rafraîchissement à petites goulées et, de temps en temps, échange deux mots anodins avec ses voisines de table. De quels sujets parlent-elles? Problèmes personnels, maladies, coût élevé de la vie, leurs enfants, leur mari. Dans le meilleur des cas, comment elles ont passé le week-end ou bien où elles vont le passer. Tout ça machinalement, l'appétit coupé, l'intérêt défaillant. Car chacune ressasse ses propres pensées.

Lorsqu'elle sort à l'air libre, le soir commence à tomber. Elle fait deux pas sur le trottoir. Une vitrine quelconque et voilà la bouche de métro. À

l'heure de pointe. Elle s'y introduit cahin-caha. Comprimée. Le corps s'abandonnant au rythme des roues et au flux de ceux qui entrent ou sortent. Elle ne pense à rien. Elle a seulement hâte d'arriver à la maison.

Si elle est mère de famille, de nouveaux devoirs l'attendent. S'occuper de la cuisine, du repas, de la vaisselle, des vêtements, des enfants. Puis du conjoint. Crevé lui aussi, il n'est pas d'humeur bavarde. Il lit automatiquement son journal. Ils mangent. Les enfants vont au lit. Eux, ils s'installent un peu devant la T.V. Si c'est le jour précis où il convient de faire l'amour, ils se lèvent et ils s'allongent. Sinon, ils restent un peu plus devant le petit écran. L'un ou l'autre dort sur place. Il ne tient plus le coup. Rompus, ils sombrent dans un sommeil sans rêve, en redoutant, dès l'heure du coucher, l'horrible son du réveil qui, comme d'habitude, ponctue des heures rudement matinales.

Ce que je viens de relater n'est ni fantastique, ni exceptionnel. Cela s'applique à 90% de ceux qui travaillent dans les sociétés contemporaines. Tant dans le capitalisme que dans le socialisme.

* * *

Qu'on passe en revue tous les cas, en l'occurrence tous les métiers, nous constaterons que ce qui fait de plus en plus défaut, c'est la vie personnelle, la vie familiale et les fréquentations sociales – ce qui manque, évidemment, c'est aussi le temps consacré à la culture spirituelle et intellectuelle, à l'exercice physique, aux errances dans la nature, de sorte que les yeux voient du vert et du bleu. Qu'ils voient les fleurs et les montagnes. Tout ce qui apaise, délasse et embellit notre monde intérieur.

Les villes – qui prennent toutes une allure uniforme – n'ont plus que du bitume et des bâtiments gris, sans caractère. Des voitures automobiles qui créent un rythme incessant, contre nature, à en briser les nerfs.

Puisque j'ai parlé de *rythme*, nous pourrions examiner l'effet des différents rythmes dans notre vie. Et une question se pose d'emblée: existe-t-il un rythme naturel? Existe-t-il, par extension, un rythme humain? Le rythme naturel, c'est avant tout le rythme de l'univers. Le cours des astres. Habitant sur terre, nous sommes sous l'influence directe du mouvement propre au système solaire. La terre et le soleil. La terre et la lune. C'est dans les mouvements rythmés de ces deux cycles essentiels que prend source la notion du temps. Tout comme le sens de l'harmonie. D'énormes masses comme la terre, la lune, Mars, Saturne, Vénus, dansent un ballet réglé à la seconde près. Elles sont l'harmonie même! Ce sont leurs rythmes et leurs rapports qui génèrent la nuit et le jour. Qui génèrent les saisons.

L'époque industrielle brusque, viole et tue le rythme naturel. Elle ne prend nullement en considération le fait que l'homme a besoin de

s'harmoniser avec le rythme des astres, du système solaire, de la nuit et du jour, de la lune, du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver.

Mais il n'est pas seulement question du rythme naturel qui nous environne. Il y a aussi le nôtre, le rythme intérieur, fondamentalement déterminé par les pulsations de notre cœur. Sur base du rythme cardiaque, il se produit dans l'organisme humain une myriade de fonctions mystérieuses, de mouvements qui s'harmonisent tous avec le rythme souverain qui nous dépasse. D'une importance capitale, le système nerveux est leur alpha et leur oméga au niveau des millions et des millions de cellules du cerveau humain.

Sans être médecin ni biologiste, en m'appuyant sur la simple logique, je tire la conclusion que notre système nerveux ne peut centraliser les influx et fonctionner que sur la base du rythme intérieur, humain, autant que sur celle du rythme extérieur, naturel. En d'autres mots, je vois un parfait rapport d'harmonie entre tous ces rythmes, qui assurent le développement harmonieux et la progression de l'homme dans la nature et dans la vie. Je considère donc que le respect du Rythme est essentiel pour la genèse des *anthropomonades*.

Mais nous avons vu que l'époque industrielle soustrait brutalement l'homme au rythme naturel et humain. Par conséquent, la ruine des *anthropomonades* commence dès le moment où les rapports et les rythmes qu'imposent les nouvelles forces de production mettent le citoyen "au service" de cette production. L'homme industriel est le soldat discipliné, opprimé, robotisé du bureau ou de l'usine, lui que le système a déraciné du rythme naturel en le soumettant aux rythmes de la production. Des machines à l'usine, des moyens de transports sur la voie publique. Des contraintes à l'école, à la caserne et au bureau, où il est brusquement coupé du rythme naturel.

Le réveil cruellement matinal, le drill pour se laver, prendre son petit déjeuner, traverser les rues en toute hâte. Après ça, l'ennui du travail social obligatoire, sans intérêt personnel, monotone. Les publicités, les événements, les informations au pas de course. Le méli-mélo harcelant des "messages". Grèves, batailles, sinistres qui entraînent de nombreux morts, rencontres politiques, matches, jolies femmes qui – dans les publicités – apparaissent nues, paysages bombardés, policiers de toutes origines brandissant des matraques, soirées de gala aux toilettes superbes, publicités pour détergents, Reagan-Gorbatchev, brigades anti-émeutes qui pourchassent des jeunes sur le terrain, conseil des ministres, travailleurs manifestant à travers les rues, publicité d'aliments pour enfants, petits Biafraïes squelettiques, courses automobiles, déclarations du premier ministre, publicité Coca-Cola – des milliers de "messages" quotidiens qui tapent sur les nerfs, en essayant de s'insinuer dans un coin du cerveau. Mais le cerveau, qu'a-t-il à retenir et qu'a-t-il à rejeter? Et pourquoi agirait-

il dans un sens ou dans l'autre? Je veux dire selon quel critère? Quelle utilité, quel bénéfice? Quelle importance? Autrement dit, voilà que le cerveau humain – ce chef-d'œuvre de la création – est réduit à un milieu de transit, un dépotoir au plein sens du terme, les immondices finissant par déborder et noyer son aptitude fonctionnelle, à savoir la pensée.

Nous subissons deux pressions excessives, somme toute. La première tient aux rythmes inhumains des “messages” qui envahissent le système nerveux, puis le cerveau. Et la seconde, elle tient à la quantité des “messages”. Si embrouillés, imprévus, disparates, absurdes ou inexplicables qu'ils se réduisent à néant. Au chaos. Et songeons que c'est cela, “l'aliment” quotidien du système nerveux et du cerveau de nos contemporains.

Que peut-il donc résulter de toute cette aberration? Pas la moindre *anthropomonade*, à mon sens.

De plus, le rythme naturel et l'harmonie dont l'homme a besoin sont intensément perturbés par deux autres contraintes sociales: la violence et la discipline. Derrière la discipline imposée de l'extérieur, on trouve toujours la violence – immédiate ou sous forme de menace. Et qui dit violence évoque aussi la peur. D'où une chaîne de sentiments oppressés et de traumatismes psychiques qui mènent à l'insécurité, puis à la solitude. Et c'est effroyable de se sentir seul, de manquer d'assurance, dans un monde toujours plus monstrueux. L'individu apeuré et solitaire, inutile de préciser qu'il est vidé de toute *anthropomonade*. L'énergie humaine dont il dispose est nulle.

La discipline s'enclenche avec le réveille-matin, qui balise une interminable série d'actes à effectuer dans le courant de la journée, uniquement “parce qu'il en va ainsi”. “Il en va ainsi” mais qui le décide et dans l'intérêt de qui? La violence et la discipline procèdent de la famille elle-même. De la soumission de la femme à son mari. Et des enfants à leurs parents. Le petit grandit dans une gamme incessante d'injonctions négatives – de refus, de frustrations, d'interdits – qui le préparent “pour la vie”. Mais quelle vie?

À l'école, tout d'abord. Voyons les propos d'Alvin Toffler en matière éducative*.

LE PROGRAMME INVISIBLE

À mesure que se raréfiaient les tâches des champs et de la maison, il fallait, en outre, préparer les enfants au travail en usine. Dans l'Angleterre en voie d'industrialisation, les premiers propriétaires de mines,

* In *La 3^{ème} Vague*, trad. de l'américain par Michel Deutsch, éd. Denoël, 1980.

d'entreprises sidérurgiques et de manufactures constatèrent, comme le notait Andrew Ure en 1835, qu'il était "presque impossible, passé l'âge de la puberté, de transformer des gens habitués à des métiers ruraux ou artisanaux en une main- d'œuvre usinière utilisable". Si l'on parvenait à préconditionner les jeunes au système industriel, on réduirait considérablement les problèmes de discipline industrielle qui se poseraient plus tard. D'où une autre structure centrale commune à toutes les sociétés de la Seconde Vague: l'instruction publique.

L'éducation de masse, conçue sur le modèle de l'usine, enseignait aux jeunes à lire, à écrire et à compter, un peu d'histoire et les rudiments de quelques autres disciplines. C'était là le "programme ostensible". Mais derrière lui, il y en avait un autre, un programme invisible, "occulte" et beaucoup plus fondamental. Il comportait – et il en va encore ainsi dans la plupart des pays industriels – trois grands sujets: la ponctualité, l'obéissance et l'acceptation résignée d'une tâche routinière et répétitive. L'usine exigeait des ouvriers qui pointent à l'heure, surtout pour le travail à la chaîne. Elle exigeait un personnel qui exécute les ordres de la maîtrise sans poser de questions. Elle exigeait enfin des hommes et des femmes préparés à faire une besogne d'esclaves aux machines ou dans les bureaux, à se plier à des tâches d'une monotonie agressive. Ainsi, à partir du milieu du XIX^{ème} siècle et à mesure que la Seconde Vague gagnait les pays les uns après les autres, on assiste à une irrésistible extension de l'éducation: les enfants entrent de plus en plus jeunes à l'école, l'année scolaire ne cesse de s'allonger (aux États-Unis, elle augmenta de 35% de 1878 à 1956) et la durée de la scolarité obligatoire est l'objet d'une inéluctable escalade.

Il est incontestable que l'éducation de masse fut un pas en avant vers l'humanisation de la société. "Nous considérons que l'instruction est, après la vie et la liberté, le plus grand bienfait dispensé à l'humanité", déclarait en 1829 un groupe de travailleurs new-yorkais. Néanmoins, génération après génération, les écoles de la Seconde Vague enrégimentèrent les jeunes dans une force de travail docile conforme aux besoins de la technologie électromécanique et du travail à la chaîne.

La famille nucléaire et l'école-usine étaient finalement des éléments d'un système intégré et monolithique visant à préparer l'insertion de la jeunesse dans la société industrielle. Sur ce plan aussi, les sociétés de la Seconde Vague, capitalistes ou communistes, du Nord ou du Sud, se ressemblent toutes.

À part ce que Toffler nous dit de l'instruction, de la ponctualité, de la discipline, du travail continu, de la soumission aux consignes dictées par l'ordre hiérarchique et de la préparation à des tâches "abrutissantes", j'ajouterais que l'éducation contemporaine prépare les futurs "soldats de la production" à ce qui est inutile. On leur apprend à exécuter des travaux tout

à fait dénués d'intérêt et qui ne servent à rien, en ce sens qu'ils n'ont aucun rapport avec la nature, avec les besoins (essentiellement spirituels et psychiques) ni avec les capacités de la personnalité humaine.

En soi, chaque être humain constitue une merveille de la création. Ce sont des cadeaux formidables qu'il a reçus en dot: le corps, les bras, les jambes, la vue, l'ouïe, l'odorat, le tout couronné par la pensée et le jugement. Il a des sentiments. De l'imagination. Et il ressent profondément en lui le besoin de créer. Cet être comblé est prêt à se lancer dans la vie, à en jouir, à voir, à connaître, à aimer.

Comment cet être peut-il se laisser volontairement enfermer dans un bureau, assis devant une machine sur laquelle ses deux mains – qui ont nécessité des millions d'années d'évolution biologique pour se former et fonctionner comme elles le font – transcrivent des textes qui ne le concernent pas? Ce prodige est l'œuvre de la discipline, à la maison et à l'école. Une réussite de "l'éducation de masse".

Au fur et à mesure que j'écris ces lignes, je sens la question de plus en plus pressante: "Mais, une fois pour toutes, comment la société est-elle viable, si la discipline est abolie en même temps que tous ces travaux inintéressants, voire abrutissants?"

Voilà un champ colossal à investiguer. En effet, on se demande pourquoi tous ces sacrifices ont été nécessaires, jusqu'à nos jours, et à quel point ils nous ont même été profitables. Qu'on se rappelle seulement les enfants de 10-12 ans amenés à descendre dans les mines anglaises, liés à des cordes pour haler les bennes emplies de charbon, 14 heures par jour durant. Et si tant d'arguments sont avancés pour défendre la logique du "progrès humain", personnellement, ils ne me persuaderont jamais qu'il faille torturer les enfants pour que l'humanité aille soi-disant de l'avant.

* * *

Où en sommes-nous arrivés? On dit que l'Europe a aujourd'hui toutes les caractéristiques de la société accomplie. Penchons-nous donc sur elle. Non pour l'appréhender de manière globale et évasive, en chiffres et en généralités. Mais concrètement. Mettons en pratique une autre sociologie. Une *sociologie personnalisée*.

À cette fin, suivons des individus de toutes les catégories, de toutes classes sociales et tous métiers. Mais suivons-les minutieusement, dans leur vie de tous les jours. Pour voir comment ils vivent en définitive, comment ils se comportent, ce qu'ils offrent et ce qu'ils reçoivent. Et surtout, ce qu'est leur fameux "humanisme". Peut-on dire que la société contemporaine leur fournit les *anthropomonades* indispensables pour qu'ils savourent les joies de la nature, de l'amour, de l'amitié, de la famille, de l'art? Qu'ils agissent en êtres dotés d'esprit, de pensée et d'imagination?

En toute conscience d'avoir hérité de la pensée humaine, en particulier d'œuvres spirituelles immortelles, qui exercent l'intellect, nourrissent l'imagination, élargissent les frontières du monde psychique, immergent l'être tout entier dans les courants sacrés du beau, de ce qui nous amène aux confins de la liberté réelle et du bonheur?

En d'autres mots, l'être que nous appelons coutumièrement "humain" s'accomplit-il dans le cadre de la société contemporaine? Ou au contraire, cette société s'est-elle détournée de l'homme, pour devenir un but en soi au service d'une poignée d'individus ambitieux, cupides et à coup sûr paranoïaques, qui parviennent à soumettre à leurs lois générales (celles du libre marché ou de l'intégrisme) l'ensemble de la population? Mais à quel prix?

Nous avons passé en revue quelques exemples et nous pourrions assurément en citer beaucoup d'autres. Néanmoins, il ressort déjà une conclusion: non seulement l'homme ne devient pas "humain", au plein sens du terme, mais son train de vie quotidien le condamne à être toujours plus "végétatif". Pas comme un arbre qui, réflexion faite, se réjouit de ce qu'il est – pourvu que les hommes n'y touchent pas – mais comme un être hautement évolué qu'on empêche de faire fructifier les dons divins de la création: le corps hors pair, l'intelligence unique et le monde psychique qu'on ne trouve chez aucune autre créature terrestre, hormis l'homme.

À ce stade de ce qu'on appelle l'évolution, les pays qu'on prétend avancés façonnent aujourd'hui des êtres pitoyables. Au fond d'eux, ce sont des volontaires de carrière, des forçats liés à vie à la noria de la production. Tous soumis à la discipline et à la crainte, parents, enfants, professeurs et élèves, officiers et soldats, exploitants et travailleurs.

Chaque jour, des centaines de millions de forçats font leur petit bonhomme de chemin. Ils s'entassent dans des voitures, des trains, des avions, des bureaux, des magasins, des écoles et des usines. Autour d'eux, du gris. En eux, du gris. Encore heureux ceux qui possèdent une télévision en couleurs...

Certains croient qu'aujourd'hui, dans le contexte d'une société technologiquement avancée, si l'on considère à la fois le surcroît de travail et les contraintes que le travailleur subit quotidiennement, la durée maximale du travail social ne devrait pas excéder les quatre heures. De nombreux tests ont démontré qu'après quatre heures de travail continu, l'énergie du travailleur décline. Qu'il lui reste trois ou quatre heures à tirer, son rendement horaire équivaut à moins d'une demi-heure d'occupation réelle.

Nous avons donc quelques dizaines de millions d'Européens qui travaillent de manière intense quatre heures durant, après quoi leur rendement est quasi nul mais ils sont cloués de force sur leurs lieux de travail. D'autre part, nous avons 12 à 17 millions de chômeurs qui restent

chez eux, sans travailler. L'Allemagne occidentale leur octroie 60 milliards de marks, pour les indemniser de ne pas bosser. Qui donne tout cela? Les détenteurs du capital, que sert finalement l'armée des chômeurs? Apparaissant comme une milice de réserve et une menace à l'égard des travailleurs, pour qu'ils n'en demandent pas trop? Non! L'indemnisation incombe à tout l'ensemble social! C'est-à-dire que les travailleurs paient eux-mêmes les chômeurs, pour être sages et logiques vis-à-vis du Capital...

À Tübingen, lors de la session du premier congrès "Culture de la Paix", au cours du débat, j'ai interrogé un responsable des syndicats allemands:

"Avec ces 60 milliards de marks, pourquoi ne demandez-vous pas aux chômeurs actuels de participer à la production? Qu'ils travaillent moins, étant donné que l'indemnité ne couvre pas un salaire complet. Qu'ils soient mis au travail deux heures, par exemple. *Mais à condition de déduire ces deux heures du total des heures à prester. De ne pas agir au profit des possédants, bien sûr. Mais bien des travailleurs.*

Autrement dit, si les chômeurs actuels sont tenus de travailler deux heures par jour en contrepartie des 60 milliards d'indemnisation, que les autres travailleurs ne prestent plus que quatre, cinq ou six heures, proportionnellement à la durée de leurs prestations d'aujourd'hui. Puisque l'ensemble de la société paie le tribut, que l'ensemble de la société bénéficie de la participation à temps partiel des chômeurs actuels à la production."

"Non, m'a-t-il répondu, on ne peut admettre que certains travailleurs en fassent moins et soient moins rémunérés..."

C'est un problème difficile, en tout cas. Parce qu'il existerait illico deux catégories de travailleurs... Mais la catégorie des chômeurs est déjà un état de fait. Comment l'acceptons-nous? Comment acceptons-nous que les chômeurs soient payés par les travailleurs – et non par le patronat capitaliste? Et dans quel intérêt? De toute façon, vu que l'ensemble social prend en charge l'indemnisation versée aux chômeurs, pourquoi ce même ensemble social n'en tire-t-il pas un bénéfice, en travaillant deux ou trois heures de moins sans baisse de salaire?

Oui, ce sont des problèmes ardu. Mais le plus ardu, je pense, c'est d'échapper aux chemins battus des solutions et des recettes toutes faites pour progresser vers des issues nouvelles.

Je crois que la première chose à faire, c'est de déterminer un temps de travail minimal, élagué, au sein duquel le travailleur soit productif sans être moulu par la fatigue corporelle, intellectuelle et psychique. Fixons donc ce temps de travail social *obligatoire* à quatre heures.

Dès lors, demandera-t-on, que va-t-il advenir au niveau des prix? Que feront les détenteurs du capital, obligés soit de diminuer la production alors qu'ils allouent les mêmes traitements et salaires, soit de doubler leur personnel, en multipliant aussi par deux le budget salarial?

Mais les choses se passeront-elles de cette manière? Naturellement, si on les voit *de manière statique*, à supposer que l'on veuille aujourd'hui diminuer de 50% les heures de travail (mettons qu'un tel phénomène soit réalisable), on ferait certainement sauter l'économie. La forte hausse des prix impliquerait la moindre rétribution des travailleurs. Tandis que le temps de travail serait réduit de 50%, le pouvoir d'achat serait également réduit de 50%. Ainsi, l'horaire de quatre heures passe finalement pour un cadeau qui n'en est pas un.

Par conséquent, cette durée réduite de l'emploi demande à être considérée dans une perspective où s'imposerait une série de profonds changements. L'automatisation-robotisation du travail, par exemple, voyons qui va bénéficier de son fonctionnement. Qui va en tirer profit? Le travailleur ou le patron? Quant aux capitalistes européens, ils devront au moins accepter le principe révolutionnaire comme quoi les produits contemporains du génie humain appartiennent à la société entière.

Cependant, je crois que j'ai inversé ma pensée. En fait, je dois dire, je le dis et je le souligne, que c'est à l'ensemble de la société et d'abord aux travailleurs, en Europe, d'exiger que la technologie contemporaine – ordinateurs, robotique, automatisation – devienne la propriété de l'ensemble de la société. Non qu'il faille nationaliser ou plutôt étatiser les usines. Accordons-nous simplement sur un point, c'est que là où l'application de la nouvelle technologie entraîne la réduction du travail, cette réduction soit favorable aux travailleurs, c'est-à-dire à l'ensemble de la société, et non à l'employeur.

Car la société *est aujourd'hui assez mûre et assez vaillante pour institutionnaliser la communautarisation du génie humain, avec la dimension sociale qui en découle*. D'autant que les savants qui inventent les nouveaux moyens de production ultramodernes font partie intégrante de l'ensemble social, indépendamment du gros bonnet capitaliste qui les entretient et les paie pour des expériences et des découvertes.

Et pour lui soustraire cet argument, il faudrait qu'en Europe, l'ensemble de la société institutionnalise et subventionne la recherche scientifique. En d'autres mots, qu'on communautarise le Trust des Cerveaux. *Qu'on communautarise la recherche scientifique, de sorte que tous ses produits appartiennent à tous les Européens*. Voilà donc un élément à prendre en ligne de compte, sur la route qui nous mène à la diminution du temps de travail.

Un autre point à observer, c'est *la réduction du taux de consommation*. Mais pour qu'advienne une chose pareille, une sérieuse préparation sera nécessaire car, comme nous le savons, les neuf dixièmes des messages publicitaires que perçoit actuellement l'Européen moyen servent l'esprit de la surconsommation. Ce qui signifie qu'en bien des circonstances, nous consommons peut-être 50% au-delà de nos besoins réels. Du fait que la

publicité nous l'ordonne, elle qui parvient à forger en nous une conscience parallèle. Celle du consommateur total. C'est à la sociologie personnalisée qu'il reviendra d'examiner, au cas par cas, la quantité et la nature des biens dont a besoin le consommateur mais aussi de ce qu'il achète en prime, purement et simplement parce que la publicité le lui prescrit.

* * *

Et c'est à double titre qu'il y a gaspillage. En ce sens que l'Européen moyen consomme bien plus que ce dont il a vraiment besoin, quand l'Africain moyen, par exemple, ne peut même pas subvenir à ses besoins élémentaires. Cela donne à l'Europe de demain une autre dimension. Parce qu'il est aussi immoral que dangereux de fermer les yeux, en faisant mine d'ignorer ce qui se passe aujourd'hui. *Il faudra que les trois grandes puissances, les USA, l'Union soviétique et l'Europe, collaborent de manière à ce qu'une part de leur propre richesse aille régulièrement aux pays du Tiers-Monde jusqu'à ce qu'ils se remettent d'aplomb et s'appuient sur leurs propres forces.*

Comment fustiger l'esprit de surconsommation? À coup de mesures policières et d'interdits? Non, bien sûr. Nous avons vu le tour de force par lequel les monopoles économiques sont parvenus à créer une "nouvelle conscience". Ce qui montre que la lutte devra se livrer dans la conscience même des hommes. De quelle façon? Par le rétablissement des valeurs humaines. Nous arrivons ainsi au cœur du problème. À savoir le problème de l'enseignement, de l'éducation, de la culture. Nous ne pouvons saper la tendance à la surconsommation parce qu'elle repose sur la flatterie de l'égoïsme humain, sur nos faiblesses, notre immaturité, notre insécurité et la solitude de l'homme contemporain.

Par conséquent, pour nous attaquer à la racine du mal, il faut concevoir et élaborer deux modèles: un modèle d'*enseignement tout à fait neuf, anthropocentrique*; et un modèle de culture nouvelle, qui brise les frontières établies séparant l'élitiste du populaire, autrement dit une *culture contemporaine unique* qui, d'une part, réconcilie le citoyen d'aujourd'hui avec l'héritage spirituel et artistique universel et, d'autre part, lui donne la possibilité de s'identifier avec une création spirituelle et artistique contemporaine, expression cérémoniale qui le reflète pleinement.

J'ai suivi à Bercy le récital pop d'un compositeur et chanteur anglais. Auditoire impressionnant. Bondé par 15.000 spectateurs, en moyenne de 20 à 25 ans. C'était une *manifestation cérémoniale* contemporaine. Trois facteurs parallèles entraient en jeu: le show-business (disques, T.V., radio, vidéo, salles de concerts...), la musique pop et la jeunesse.

Apparemment, l'accent a sérieusement porté sur l'aspect du show. Qui jongle avec tous les trucs à sensation de l'illusionnisme et fonctionne avec

une précision d'ordinateur. Lumières, rayon laser, ballets de projections colorées, alternant avec des ténèbres qui font de l'effet. Le spectacle du public sur les gradins vaut déjà le coup d'œil. Sonorisation parfaite mais démesurément puissante. Assourdissante. C'est surtout aux notes graves, soutenues par la pédale de l'instrument électrique, qu'il revient de produire une sensation profonde sur l'assistance. Un effroi à caractère religieux, comme si on était près de voir bientôt se manifester Dieu lui-même. Ou Satan. La musique – mélodie, rythme, harmonie, orchestration, chœurs, solistes – ne paraissant jouer qu'un rôle secondaire.

Voilà, par contre, que la majorité des jeunes connaît les chansons. Par quel biais? Le matraquage quotidien des stations émettrices et des relais satellites. Mais ceux qui participent, je ne dirais pas que c'est avec passion. Il sont simplement heureux de connaître les tubes. Il ne fait pas de doute que les jeunes ressentent un grand besoin de se rassembler. *Ils se réjouissent d'avoir enfin en commun une chose qui les unisse.* Et bien plus que l'idole pop ou la chanson, c'est la même manière de se vêtir ou de se comporter. Ils s'habillent comme les stars américaines des vidéo-clips et ils gesticulent – une sorte de danse – tout comme les auditeurs américains des concerts de musique pop.

Dans ce comportement uniforme, on discerne le besoin qu'ont les jeunes de se démarquer vis-à-vis de la société de leurs pères – qui ne les représente plus – en trouvant une sémiologie commune et internationale, cela va de soi. Ils estiment ce comportement positif. Après tout, le jeu de lumières lié au son, le rythme et le mouvement de la foule, tout cela donne de la magie au spectacle. Les jeunes vivent un rêve auquel ils prennent part.

Le rêve achevé, les lumières s'allument. Les portes s'ouvrent et débouchent sur le réel. Qu'est-ce qu'il reste? Un goût d'amertume. *Car il est certain que les jeunes n'en ont strictement rien tiré.* Leur esprit n'a pas bougé d'un iota. Et leur monde psychique a été absorbé par le spectacle auquel il participaient par mimétisme. Automatiquement, comme s'ils répétaient le vidéo-clip.

En d'autres mots, la mythologie pop est carton-pâte, plastique, eaux sans profondeur. Non seulement elle n'enrichit en rien l'âme et l'esprit mais elle intensifie l'engourdissement, le manque d'intérêt et, finalement, la solitude et tout ce qui n'a pas d'issue. Néanmoins, elle nous propose un moyen contemporain d'exprimer les masses: la manifestation cérémoniale. Car finalement, il reste la mise en scène grandiose (dans le spectacle que j'ai évoqué, l'éclairage a coûté 48.000 dollars par soirée, chacune requérant 70 techniciens à l'ouvrage et 8 camions pour charger le matériel), ce qui a de quoi poser problème à l'artiste d'aujourd'hui.

Quand j'évoque un "enseignement anthropocentrique", j'entends évidemment que l'arbre moteur du système soit déplacé et, au lieu d'un enseignement chargé de driller d'obéissants soldats de la production, prostrés et minés par un sentiment d'insécurité, que voie le jour un enseignement qui tente de former des citoyens aussi accomplis, impavides, autodisciplinés et créatifs que possible. Il est étrange que, dans nos écoles, on n'enseigne pas le comportement social. L'enfant n'est pas préparé, que ce soit à la vie sociale, aux relations sexuelles, à la place qui lui revient dans le monde où il va vivre. Tout comme on n'enseigne pas la véritable force de l'homme, qui réside dans sa création spirituelle.

Alors que l'histoire est entraînée par quatre grandes machines, la philosophie, la science, l'art et la politique, dans nos écoles, les enfants apprennent que l'histoire de l'humanité n'est que guerres, révolutions et destructions que les hommes se causent entre eux. C'est l'histoire du pouvoir humain à travers mille et une métamorphoses, mille et une collisions d'un pouvoir avec un autre. Ainsi s'insinue peu à peu chez nos enfants *le besoin de la violence*, comme une seconde nature. Puisque tout est guerre, se dit l'enfant, puisque tout est violence, je dois craindre la violence ou bien savoir en user. En fait, telle qu'on l'enseigne, l'histoire des hommes se réduit à l'image d'une jungle, dans laquelle quelques grands philosophes, poètes, savants ont vécu par hasard.

Voilà comment les milliers de découvertes, les recherches, les œuvres spirituelles qui sont la racine même de toute évolution humaine positive ne sont que portion congrue dans les connaissances que l'élève contemporain est prié de digérer. Infiniment plus réduits que les exploits de tel roi, empereur, foudre de guerre qui a plongé dans la ruine tel pays à telle époque.

Que vaut, en vérité, un quelconque général devant ceux qui ont découvert la roue, la vapeur, les microbes, l'électricité?... Devant ceux qui nous ont légué la logique, les nombres, les opérations mathématiques, les idées, la beauté? Ou ceux qui ont découvert notre planète elle-même?... Elle est grandiose, fascinante et belle, l'histoire du genre humain. Mais nous ne l'apprenons pas. Nous ne la connaissons pas. L'histoire à laquelle je fais allusion, c'est la marche pacifique durant laquelle les hommes ouvrent sans cesse des chemins vers le futur, pour les voir barrés et détruits par les démons du pouvoir, de la violence et de la guerre.

La connaissance de la nature est tout aussi belle et fascinante. À vrai dire, à quel degré l'élève est-il instruit de la sagesse des astres, des planètes et des animaux? De l'harmonie cosmique, déterminant les lois qui régissent

l'univers autant que l'atome. Depuis le microcosme jusqu'au macrocosme. L'harmonie qui régit les lois naturelles. Siégeant dans chaque feuille ou chaque tronc, dans les animaux. L'harmonie des saisons. Et le grand mystère de la vie, la force de la terre, du sol, combinée à l'existence vivifiante du soleil. Oui, je sais. Tout cela est simple. Quotidien. Et pourtant, qui y prête garde? Qui sait?...

D'où la grande conclusion: que tout est harmonie et ordre dans l'univers et dans la vie, alors que l'école nous prépare méthodiquement à affronter une société où tout est violence, dysharmonie et destruction.

Oui, l'école doit préparer à servir l'effort productif de la société. Non à devenir esclaves de la production. Non des soldats qui s'exécutent dans l'ombre du pouvoir, de la violence et de l'insécurité, non pas des fourmis dans les rangs de la production, mais des hommes autodisciplinés, libres, frais et dispos, spirituellement, intellectuellement et physiquement intègres et complets, qui partagent consciemment l'ensemble du labeur social, parce qu'il faut qu'il en soit ainsi.

Car il existe des travaux pénibles, malpropres, abrutissants, monotones, qui doivent pourtant se faire. La ville ne peut pas vivre encombrée d'ordures. Les rues doivent être balayées. Les bâtisses et les maisons nettoyées. Dans les usines, les uns doivent servir, les autres cuisiner ou faire la vaisselle. D'autres devront bêcher, pour passer des câbles ou des conduits d'évacuation. Beaucoup devront taper à la machine des textes qui les indiffère. Il faut des travailleurs pour nous véhiculer. Des chauffeurs de taxi, des aviateurs, des hôtesses de l'air, des conducteurs de véhicules automobiles et de trains. D'autres ont à transporter des marchandises. Oui, il y aura toujours des besognes ardues et monotones. Surtout dans les usines, dans les champs, sous la terre, dans les ateliers.

Le problème est qu'une société qui se respecte ne peut pas condamner un citoyen à des travaux forcés à perpétuité, tels le métier d'éboueur, de plongeur, de serveur, de dactylo, de nettoyeuse, de taximan, de facteur, de mineur; bref, à ce que nous appelons le plus souvent des basses besognes.

D'abord, il ne s'agit pas de métiers nécessitant des études et des connaissances poussées. C'est en réalité ce qu'on appelle des corvées, à l'armée et dans les prisons. Et nous autres, détenus politiques, que faisons-nous? Tous sans exception, nous partageons toutes les corvées dont dépendent la propreté, la distribution de vivres et, de manière générale, les besoins primordiaux des détenus. Nous ne pensons pas un seul instant que certains d'entre nous ne vaqueront toute la journée qu'à nettoyer les chambrées, à récurer les toilettes ou encore à s'occuper de la tambouille.

Quelle qu'elle soit, la société qui accepte l'existence de ces pseudo-métiers reste une société barbare. Parce qu'au lieu d'imposer l'instruction et l'authentique formation professionnelle à tous ses membres, elle laisse expressément un nombre de citoyens, même si nous admettons qu'il y a des

citoyens aux moyens intellectuels plus limités, rester analphabètes, incultes et professionnellement inaptes, au point de les condamner à vie – sans tribunal et certes de leur plein gré – à des travaux que seules des bêtes de somme seraient à même de réaliser, si elles disposaient de l’anatomie humaine.

En l’occurrence, s’il nous est impossible d’avoir un mulet éboueur, c’est parce que le mulet ne peut évacuer la poubelle, il n’a pas de mains pour s’y employer, il n’a pas la faculté humaine de comprendre, pour savoir où prendre les ordures et par quel moyen, puis les décharger il ne sait où ni par quel moyen. En d’autres mots, le malheureux éboueur est voué à cette peine à perpétuité parce que la nature l’a gratifié de certains dons qui font défaut au mulet. Et quels sont ces dons? L’esprit, le corps, les mains, l’entendement et le jugement. Autrement dit, des cadeaux de prix, uniques, dont il bénéficie par rapport aux autres êtres mais que la société utilise de manière telle à le forcer à faire infiniment plus que ce que ferait un animal.

Qu’advient-il alors de ces tâches astreignantes? Qu’elles soient partagées entre tous les membres de la société ou, s’il faut que seuls certains s’en occupent, que leur prestation ait la moindre durée possible, qu’ils aient une seconde occupation maîtresse, réellement professionnelle. Et puis, pour ce travail “abrutissant”, qu’il existe une prime spéciale liée au volontariat, en vertu du principe que nul ne doit être contraint et forcé à l’effectuer. Et surtout, que l’on raye toutes ces corvées de la liste des métiers. Parce qu’accomplir en *domestique* des corvées sales, dangereuses, insalubres et abêtissantes, cela revient à accomplir un métier d’*esclave*. Voilà la vérité pure et simple.

* * *

Nous vivons dans une société qui a réintroduit l’esclavage par la porte de derrière. Le fait que tous ces esclaves contemporains en viennent souvent aux mains pour se mettre aux fers (sans quoi ils mourraient de faim), je crois qu’il faudrait en avoir honte plutôt que d’étouffer notre mauvaise conscience sous la cendre, comme on le fait aujourd’hui. Néanmoins, cette “mauvaise conscience” ne joue pas au niveau collectif. C’est l’enseignement public qui a veillé à la chose, lui qui, nous l’avons vu, a pour mission centrale de forger la future armée de la production.

Mais quand nous parlons d’armée, nous pensons sur-le-champ à la hiérarchie militaire. La hiérarchie, c’est donc la première chose inculquée à l’élève. On lui dit: la société dans laquelle tu vas t’enrôler comme travailleur, c’est un perpétuel combat pour améliorer ta position. Attention! Il y a beaucoup de soldats. Mais toi, veille à monter en grade... Deviens sous-officier, officier, officier d’état-major, général, généralissime. Pour cette raison, tu dois avoir constamment à l’esprit qu’il faut bien travailler,

te former professionnellement, être toujours compétitif, pour sortir vainqueur de la lutte. Mais cela ne suffit pas. Il faut constamment voir haut et aller de l'avant. Marcher sur tout ce que tu croises et évidemment sur autrui, pour te promouvoir. N'oublie pas que la fin justifie toujours les moyens.

Par conséquent, rien de plus naturel si, pour parvenir à tes propres fins, tu es forcé d'écartier, de piétiner et d'abaisser beaucoup d'autres. D'ailleurs, ils sont tous tes rivaux. Tu vis dans une société de "libre" concurrence, où triomphe toujours et partout la loi du plus fort.

Il est certain que cette idée dominante réussit finalement à transformer l'élève en soldat acharné, en baroudeur de la production. Dans une unité de production. Une force de production. Imaginons des millions de chevaux munis d'ocellères, sur la ligne de départ d'un gigantesque hippodrome. Le starter lève son arme. Bam! Le départ a été donné. Tandis qu'il se rue en avant, chaque cheval n'a pas d'autre souci que la manière dont il terminera premier. Il en va de même des millions de jeunes citoyens qui démarrent. Leur éducation, leur psychologie, l'idée dominante qui les inspire, c'est le succès à tout prix. Ils ne voient pas autour d'eux, ils ne voient pas derrière eux, ils ne voient l'autre que s'il leur barre la route, s'il leur apparaît comme un rival, qu'ils se demandent comment vaincre.

Je crois que toutes ces mécaniques bien remontées, qui se destinent en définitive à *servir le processus de production*, sont vidées de la majeure partie des *anthropomonades* avant même de prendre leur vrai départ dans la vie. Sur l'ensemble des valeurs qui composent l'être humain, seule cette fraction qui les aide à s'adapter et à prévaloir entre en jeu, l'inertie régnant sur le reste.

Ainsi, supposons un instant que quelqu'un conseille à ce coureur-lutteur de la production: "Arrête-toi pour reprendre souffle! Une fois pour toutes, il ne te sert à rien de dépenser tant de forces dans ton travail quotidien. *Tu as du temps libre!...*" L'autre le regarderait avec des yeux aussi ronds que s'il voyait un Martien, pour demander avec stupeur: "Du temps libre? C'est quoi?..." Et à bon droit. Car tout au long de ses études, personne ne lui a parlé de temps libre. On lui a dit que la seule valeur sociale, c'est le *travail* et que tout tourne autour de ce dernier. On lui a appris que l'homme ne travaille pas pour vivre mais vit pour travailler.

Le corps? C'est un merveilleux instrument au service du travail.

Le cerveau et la pensée? Il s'agit de fonctions qui nous aident à découvrir des lois, des méthodes et des instruments qui servent d'outils de travail.

Le monde psychique et l'imagination? Ce sont des qualités propres à certaines personnes qui créent des œuvres spirituelles, grâce auxquelles le travailleur renouvelle ses forces en vue du travail.

À ce régime, qui tient du lavage de cerveau, les Athéniens de l'époque de Périclès seraient morts d'ennui ou se seraient suicidés, vu que la présence des esclaves – le système esclavagiste – les avait dispensés de la nécessité du travail social. Voilà un système sans travail! Je veux dire pour les citoyens libres. Les machines-esclaves faisaient tourner le mécanisme de la production.

À supposer qu'aujourd'hui, dans l'un ou l'autre pays, il y ait soudain des robots qui fassent tourner la roue de la productivité, les citoyens de ce pays n'auraient plus à s'occuper de la chose – mais qu'advierait-il d'eux, une fois qu'aurait cessé le "travail"?... Avec le système pédagogique en vigueur, les valeurs sociales en cours, les modèles de consommation et les pensées conquérantes qu'a entassés en vrac le système éducatif qui prépare l'élève à respecter le droit du plus fort, le plus probable est que la moitié des gens se mettrait à tuer l'autre moitié... par excès d'énergie refoulée. Car vu leur incapacité de faire face au temps libre de façon positive et créatrice, l'énergie qui serait quotidiennement épargnée en eux du fait de leur désœuvrement, n'ayant pas appris à être canalisée dans des passe-temps spirituels, se dirigerait nécessairement vers les instincts primitifs, les désirs charnels, les pulsions barbares, les syndromes brutaux qui constituent un des côtés de la nature humaine.

Sur l'ensemble des animaux, nous voyons donc que l'éducation de masse – tant publique que privée – a surtout tiré ses leçons des fourmis et des abeilles (si ce n'est qu'elles au moins vivent des fleurs). On fabrique des fourmis travailleuses, des citoyens-fourmis car, au niveau des fourmis comme des sociétés industrielles, il n'y a qu'une logique: travail-production. Travailler davantage pour produire plus. Produire davantage pour travailler plus.

C'est bien connu, les fourmis ne chantent pas. Il en va de même de cette armée grise des travailleurs dans les sociétés contemporaines, qui n'a guère de rapports avec la dimension spirituelle de la nature humaine. C'est sur le plan des muscles et de la logique qu'ils travaillent, conformément aux besoins de la production qui prend une allure toujours plus technologique.

Mais est-ce bien dans la technologie que se trouve la solution? En l'occurrence, est-ce que la robotisation des forces de production dispense l'homme du labeur exténuant? Pourquoi un emploi de quatre heures par jour, fût-ce dans les plus pénibles conditions de travail, si ce n'est parce qu'il faut laisser assez de *temps libre* au travailleur pour qu'il puisse renouer avec lui-même, se réconcilier avec la nature et se familiariser avec le patrimoine spirituel, tant celui hérité de ses ancêtres que celui créé par ses contemporains?

Dans un premier temps, nous devons donc étudier la révision radicale du rapport citoyen-travail. Si nous voulons résoudre ce problème dans les

limites de l'Europe, par exemple, il est évident qu'il s'agit d'une entreprise titanesque, qui devra traiter de l'ensemble de la main-d'œuvre humaine.

Je voudrais à présent m'adresser particulièrement aux partis de gauche. Ceux qui, leur programme le démontre, font référence aux droits de la classe ouvrière, des travailleurs, etc. Le problème de la libération des ouvriers et de tous les travailleurs, qu'ils l'examinent à la lumière de la *théorie des anthropomonades*. Ne faudra-t-il pas désormais qu'on dise "je suis libre" quand la société me permet de créer et d'entretenir en moi le minimum d'*anthropomonades* nécessaire pour que je puisse jouir des bienfaits de la vie, de la nature et de la civilisation humaine?

On peut aller encore plus loin en disant qu'il existe *un ordre établi réellement démocratique, une égalité véritable et une justice authentique*, lorsque chaque travailleur est aidé par l'ensemble social à créer et à entretenir en lui le minimum d'*anthropomonades* nécessaire pour qu'il puisse jouir des bienfaits de la vie, de la nature et de la civilisation humaine.

* * *

Voyons maintenant une série de rapports – ce sont en fait des rapports de force – qui contribuent à la rupture de l'harmonie et du rythme naturel, ce qui entraîne en nous la diminution ou la destruction complète des *anthropomonades*. Sont victimes de cette perte d'*anthropomonades*:

- celui qui exerce le pouvoir comme celui qui le subit.
- celui qui décide comme celui qui exécute.
- celui qui édicte la loi comme celui qui y est soumis.
- celui qui donne un ordre comme celui qui le reçoit.
- celui qui endoctrine comme celui qui est endoctriné.
- celui qui terrorise comme celui qui est terrorisé.
- celui qui fait du tort comme celui qui est lésé.
- celui qui assujettit comme celui qui est subordonné.
- celui qui insulte comme celui qui est insulté.
- celui qui exploite comme celui qui est exploité.
- celui qui est à la solde comme celui qui est asservi.
- celui qui lave les cerveaux comme celui qui en pâtit.
- celui qui embrigade comme celui qui est embrigadé.
- celui qui agresse comme celui qui est agressé.
- celui qui martyrise comme celui qui est martyrisé.

Je pense que, dans ces rapports, nous voyons le reflet de la société contemporaine. Rapports de subordination. Rapports de force. Rapports d'obéissance. Au service des hommes au pouvoir et de la loi sur laquelle se

basent les pays industriels, où la production pour la production s'est substituée aux totems et aux tabous des doctrines religieuses qui remontent aux premières souches du genre humain.

En même temps, qu'on les considère de haut en bas ou de bas en haut, ces rapports font disparaître du cœur des citoyens les *anthropomonades* qui leur sont nécessaires pour savourer l'existence. Communiquer de manière constructive avec les autres, avec la nature, avec la vie, avec la création spirituelle et, ainsi, s'accomplir comme êtres humains et être heureux. Nous l'avons vu, ce rapport pyramidal est enseigné partout à nos enfants: au sein de la famille, à l'école, au bureau, à l'usine, au magasin, à l'atelier... Partout!

* * *

Ainsi, la société industrielle produit des *hommes vidés*. À l'heure où elle nous mène à la mort de la civilisation, telle que nous l'avons connue jusqu'à ce jour. Voilà peut-être pourquoi certains philosophes soutiennent que l'art va cesser d'être indispensable à l'homme. J'ignore s'il lui sera indispensable. Surtout si n'interviennent pas des remises en cause radicales, des changements dans l'organisation de notre vie, il est certain que l'art n'aura plus aucune raison d'exister. Parce que l'art présuppose un dialogue. Dialogue qui procède d'une part du besoin qu'a le créateur de s'exprimer par des moyens esthétiques, d'autre part du besoin qu'a le peuple d'accueillir ces propositions esthétiques comme un aliment du monde psychique et spirituel. Mais que ce monde cesse d'exister, d'emblée la nécessité d'une telle communication s'interrompra.

Aujourd'hui déjà, la destruction des *anthropomonades* chez la quasi-totalité des travailleurs a relégué l'art au dernier rang des nécessités du citoyen contemporain. Nous en arrivons donc au besoin d'un *nouveau modèle de culture*, qui tente de combler la faille qu'engendre en nous l'état de choses actuel.

EUROPE 2000

POUR UNE CULTURE DE LA PAIX

Par le mot “culture”, on entend la caractérisation d’une série d’activités humaines. Ainsi, il existe une culture qui émane des relations humaines, une autre du comportement, une culture qui relève de l’éducation physique, une autre de l’éducation spirituelle, une culture politique, une culture de la guerre et une culture de la paix.

À chaque époque, chaque société crée sa propre culture. Chaque classe sociale façonne également la sienne. C’est pourquoi la classe dominante s’ingénie à généraliser, en l’imposant à l’ensemble d’une société, d’une nation, la culture qui sert ses intérêts. La culture politique qui a primé jusqu’aujourd’hui, travestie d’une société à l’autre et d’une époque à l’autre, est une culture de la violence exercée à l’intérieur de chaque société, tout comme dans les rapports mutuels des sociétés, des peuples, des nations. La culture de la violence sert les intérêts du plus fort, c’est-à-dire du pouvoir. La culture politique mondiale est une série à n’en plus finir de conflits entre un pouvoir et un autre pouvoir.

L’histoire humaine, telle qu’on l’apprend dans les écoles contrôlées par le pouvoir, est donc une histoire de guerres. Les héros historiques sont des généraux qui ont mené campagne, des leaders, des libérateurs, des vainqueurs et des vaincus sur les champs de bataille innombrables. Les guerres sont les extrêmes conséquences du type de fonctionnement interne sur lequel se basent les sociétés, où la règle générale est la soumission de l’un par l’autre, l’obéissance de l’un à l’autre, sous menace de la contrainte quelle qu’elle soit – depuis la faim et le malheur jusqu’à la violence. Ainsi, la culture humaine dans la vie sociale courante, c’est la culture de la violence. Les rapports de subordination et de force naissent au sein même de la famille. À partir des relations entre homme et femme. Enfant et parents. Élève et professeur. Employé et supérieur hiérarchique. Travailleur et patron. Citoyen et État.

Pour notre part, nous nous limiterons ici à la culture qui se fonde sur l’éducation spirituelle. Et plus spécialement à la culture de l’art.

L’art constitue-t-il un besoin pour l’homme? Oui, si nous considérons ce qui s’est produit jusqu’à nos jours. Comment s’est-il manifesté? Sous deux formes essentielles: l’une populaire et l’autre individuelle. L’expression populaire, nous la trouvons partout. À tous les stades de l’histoire. Chez

toutes les races. Chez tous les peuples. Chansons, musique, danse, peintures, contes, sculptures, architecture, telles sont les principales formes d'expression de l'art populaire.

Athènes s'est développée comme type de système social esclavagiste. À un moment donné, la classe sociale des Athéniens libres a pu sortir complètement du cycle de production. Tous les durs travaux qui assurent la production et le fonctionnement de la société incombaient aux esclaves. Quant à ceux qui étaient libres et débarrassés de tout souci, ayant assuré la partie matérielle de leur dimension humaine, ils se sont tournés du fond de leur âme vers le spirituel. Sur une étendue de cinquante hectares et dans l'espace de cinquante ans, les plus grands génies ont surgi dans l'histoire de l'humanité.

Cet événement, il faut le considérer comme résultant des processus extrêmement profonds survenus au sein de toute une classe dominante qui, nous l'avons dit, s'est pleinement tournée vers la recherche scientifique, philosophique et artistique. Si le peuple athénien n'avait pas cessé d'être un peuple, son art avait cessé d'être populaire. Aux bardes anonymes des hymnes dionysiaques avaient succédé des auteurs tragiques du nom d'Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane.

Mais le grand bond en avant a d'abord été réalisé dans l'ensemble social, dans la classe des Athéniens libres, dont les membres avaient tout le temps de se cultiver spirituellement, si bien que le passage d'une forme d'art populaire à une expression magistrale était devenu pour eux une nécessité.

Il y a indubitablement un rapport organique entre Sophocle et le public athénien. Néanmoins, si on me demandait qui a fait qui, je répondrais que le public athénien a fait les philosophes, les poètes et les sculpteurs, non l'inverse. En partant de l'idée que le génie créateur est la graine et que l'espace social est la terre.

Depuis l'Antiquité athénienne jusqu'à nos jours, le chef-d'œuvre artistique a fleuri dans les pépinières des îlots sociaux de tous les temps, parce que les classes dominantes ont toujours existé. Renaissance italienne, Lumières de la philosophie française, époque élisabéthaine, musique classique allemande... Au 19^{ème} siècle, le haut clergé et les princes de sang, qui étaient les principaux mécènes, ont été peu à peu relayés par les princes de l'argent.

Durant notre siècle, la distance entre l'art populaire et l'art prisé s'est accrue, les styles et les formes ont été codifiés, jusqu'au moment où l'évolution effrénée de la période industrielle s'est mise à transformer les classes sociales dirigeantes, les forçant à s'impliquer activement dans les engrenages du mécanisme de production.

Dans le monde capitaliste, le contrôle de la production passe par programmeurs, vérificateurs et directeurs, soit une couche sociale intermédiaire qui ébauche, oriente, contrôle et dirige le processus de

production. D'où qu'aujourd'hui, avec les travailleurs, tant les patrons que leurs conseillers et collaborateurs techno-bureaucrates cessent d'être *en dehors du cycle de production* – comme l'étaient les Athéniens libres, les mécènes italiens, les rois et les princes anglais, français et germaniques ou bien, en définitive, les grands propriétaires soviétiques, ainsi que les commerçants et industriels européens durant le siècle passé et grosso modo la première moitié de notre siècle.

Il n'existe plus une classe sociale dirigeante qui se tienne en dehors du cycle de production, de manière à s'occuper des arts et des lettres. Il existe un nouveau type de classe dirigeante mais *à l'intérieur du cycle de production*. Peut-être parce que les nouvelles forces et les nouveaux rapports de production l'exigent, eux qui ont formé les trusts économiques qui représentent désormais une nouvelle culture pour les patrons et les gestionnaires, la culture de "la production pour la production" et la culture de la puissance dont l'arme est la production. *En dernière analyse, une nouvelle culture du pouvoir.*

Dans le monde socialiste, les chefs de parti, cadres étatiques, concepteurs, directeurs et contrôleurs de la production, sont eux aussi à l'intérieur du cycle de production. Si, comme force sociale dirigeante, ils ont quelque chose de commun avec leurs homologues du monde capitaliste, c'est la culture de la puissance via le *contrôle de la production*. *Ce qui signifie, en dernière analyse, qu'il y a ici aussi une forme de culture du pouvoir.*

En d'autres mots, à l'heure actuelle, ou bien le peuple entier doit s'élever au rang de force sociale dirigeante, pour œuvrer sur le même canevas que les classes sociales dont le souci primordial était de cultiver la philosophie, la science et l'art. Ou bien les nations industrielles tout entières vont sombrer dans des types de mœurs spirituellement primitives et de relations littéralement barbares.

Il n'y a plus de classes sociales dirigeantes extérieures au cycle de production. Par conséquent, il n'y a pas la terre qui offre son hospitalité aux talents d'aujourd'hui. Ni de peuple en tant qu'unité organique vitale, fondée sur la communauté de ses états d'âme et de ses états d'esprit – comme il en existait au village ou chez des groupes humains dotés d'une économie différente, qui favorise le contact entre les hommes et, dès lors, la création de l'art populaire.

Dans les sociétés industrielles, la notion de peuple a dérivé de sens. À mesure que les sociétés se lancent dans des rythmes croissants de production et de consommation, l'organisation du travail et la participation à la production isolent les hommes entre eux, les épuisent psychiquement et spirituellement, après les avoir d'abord menés aux limites de leur résistance physique. Un peuple comme celui-là cesse de ressentir le besoin de l'expression artistique, que ses moyens soient relevés ou "populaires". Sans

dire que, dans les conditions du marketing, il est hilarant de parler d'artistes anonymes, ce qu'on dénomme aujourd'hui "art populaire" ne pouvant donc être qu'une caricature au service de la commercialisation du phénomène artistique. Dans les pays industriels, le travailleur n'est pas et ne peut pas être co-créateur de l'art populaire comme jadis. *Il n'est pas interlocuteur. Il est seulement consommateur.*

Lorsque la terre – l'élément naturel – disparaît sous la prépondérance de l'asphalte et du ciment, les pitoyables habitants des grandes villes de notre siècle s'efforcent de planter quelques fleurs dans des pots et des jardinières. Tout au plus, on les gratifie d'un parc ou de quelques rangées d'arbres sur les trottoirs, malheureux arbres condamnés à respirer le gaz d'échappement des automobiles. Cela a commencé à survenir aujourd'hui dans le domaine de l'art et cela va se généraliser. C'en est fini des grandes forêts, des champs fleuris et des parcs féeriques des grandes époques de l'art. Au fur et à mesure que notre époque industrielle se déploie et se ramifie, elle transforme le terreau humain et la terre sociale en homme-béton et en société-asphalte. Où donc la graine de l'artiste créateur s'implantera-t-elle pour porter des fruits? Si ce n'est dans des pots et des jardinières...

En d'autres mots, étant donné qu'il manque à notre époque la force sociale dirigeante qui cultiverait d'abord pour elle-même les lettres et les arts, chose que Marx et Engels ont désignée comme "un but en soi pour l'artiste" et qui aiderait à ce que se manifestent et s'expriment des génies spirituels et artistiques qui deviendraient ensuite le bien commun du peuple tout entier, étant donné qu'il manque donc cette direction historiquement structurée en classe sociale, les poètes, les écrivains, les peintres et les musiciens qui représentent l'art contemporain créeront dans un véritable état de repliement sur eux-mêmes, séparés entre eux, autant que le sont les pots de fleurs d'un balcon à l'autre, les jardinières d'un immeuble à l'autre.

Vers quel art allons-nous? Quel sera son mode de fonctionnement? En l'occurrence, à quel degré va-t-il y avoir, comme à d'autres époques, une unité entre les recherches et les aboutissements – autrement dit, des Écoles, des courants esthétiques et des formes d'art qui aient bel et bien leur unité?

Tel est le premier côté du problème. Celui de la création. Quant à celui du peuple, il est pire. Dramatique, dirais-je.

* * *

Dans la société industrielle, dès le début de l'enseignement général, on situe l'art parmi les choses inutiles. À quoi est-il bon? Uniquement à ce qui sert l'esprit de surconsommation, qui est l'idéologie maîtresse du système. Hyperconsommation des biens matériels, assurément. Le marketing et la publicité dictent la conscience de consommation de l'époque, via un seule

et unique souci: comment être à même de satisfaire les nouveaux besoins que créent sans cesse les industries? Mais pour qu'il y ait hyperconsommation, il faut qu'il y ait hyperproduction. Quel rôle joue dans tout cela le citoyen qui travaille? Il est chaque jour tiraillé entre production et consommation. *Car c'est lui-même qui doit produire et lui-même qui doit consommer.* À lui de produire davantage pour consommer davantage.

Dans cette situation kafkaïenne, entre Charybde et Scylla, le citoyen n'a ni le temps, ni même le désir de s'occuper de quoi que ce soit d'autre que des deux besoins que lui crée le système – le besoin, qui tient en fait à l'esprit de consommation, de vouer au cycle de production toutes les forces physiques, spirituelles et psychiques dont il dispose et dont l'ensemble constitue son potentiel d'*anthropomonades*, c'est-à-dire une dynamique d'accès à l'Harmonie naturelle, au Vrai et au Beau, soit ce qui est en rapport avec le véritable bonheur humain, et le besoin de surconsommer les produits de son travail, amené à cela par le lavage de cerveau systématique des trusts qui, nous l'avons vu, suscitent en lui une *autre conscience*.

L'homme néo-industriel en vient ainsi à n'être qu'un *instrument de la culture de la production pour la production, laquelle cache finalement une autre forme de pouvoir*. Et qui dit pouvoir dit bien entendu violence. En réalité, la vie du citoyen néo-industriel est brodée sur la toile des innombrables contraintes. L'école-sergent, le travail-tabou avec le spectre du chômage, l'état-fisc, l'état-juge et l'état-justicier sont juchés sur sa conscience comme des forteresses menaçantes qui l'oppriment et l'écrasent.

Quand il se met matinalement en route pour le travail, en raison du fait qu'il a dormi et récupéré, il a en lui quelques *anthropomonades*. Mais le trafic, l'air pollué, les tumultes puis le travail épuisant, monotone, bestial ou le tout à la fois, auront tôt fait de le vider de sa substance humaine. Quand il rentre chez lui le soir, sans la moindre *anthropomonade* en son for intérieur, c'est beaucoup s'il regarde un match ou un pauvre feuilleton télévisé avant de s'endormir. Ce citoyen néo-industriel, qui constitue aujourd'hui la moitié de la population d'une société et qui en constituera demain l'ensemble, ne peut en aucune façon s'impliquer historiquement dans la création d'œuvres esthétiques. Ni comme co-créateur de ces œuvres, ni même comme simple consommateur.

Que l'on procède à une enquête minutieuse, scientifique, pour observer la circulation des œuvres d'art classiques et contemporaines en matière de livres, de tableaux, d'œuvres musicales, de fréquentation des concerts, des musées et des théâtres. Que l'on examine parallèlement la quantité de ces achats et de ces déplacements. Même en ce qui concerne le cinéma et la chanson, qui représentent les deux genres artistiques les plus aimés du peuple, voyons quelle est la proportion des films authentiques et des

chansons d'art vis-à-vis des œuvres de large consommation lancées sur le marché.

Et ne nous hâtons pas de tirer des conclusions. La faute ne revient pas seulement aux sociétés, ni aux gouvernements, ni même aux "mauvais artistes". *Elle incombe avant tout à l'époque néo-industrielle qui s'est dévoyée. À supposer qu'elle se soit mise à faire tourner ses machines au service de l'homme – comme l'ont exposé divers philosophes et autres théoriciens au cours du 19^{ème} siècle, autant dire qu'elle l'a réduit en esclavage pour qu'il la serve elle-même. Le système de production industriel est devenu une fin, non plus un moyen. Et c'est pour cette raison précise que nous observons strictement les mêmes phénomènes aux deux pôles des sociétés industrielles – tant dans le capitalisme que dans le socialisme.*

* * *

Afin qu'une nouvelle époque s'ouvre aujourd'hui pour l'art, il n'y a pas d'autre voie que de réinvestir de grands ensembles sociaux (aux dimensions d'un continent, comme l'Amérique du Nord, le Bloc de l'Est et l'Europe occidentale, à savoir les trois régions industrielles contemporaines) du rôle éminent que jouaient autrefois les classes dominantes: Athéniens libres, féodaux, capitalistes.

Que l'Europe de l'an 2000 – et tel est le défi historique – s'affirme en tant qu'ensemble de nations et de sociétés comme une seule et même force dirigeante, *en sortant une large part de ses membres du cycle de production.* L'Europe de l'an 2000 doit mettre au service de la production et au profit de l'ensemble social tous les moyens électroniques et robotiques qui existent ou qui existeront à l'avenir, de sorte que par l'assimilation des millions de chômeurs, elle abaisse le seuil d'occupation sociale à *quatre heures de travail journalier.*

Cela soulèvera illico le problème du *temps libre* qui, nous l'avons vu, est la seule matière non enseignée dans les écoles contemporaines. Pour que le temps libre soit simplement profitable mais aussi consommable, il faut nous libérer de la conscience malade qui nous porte à la surconsommation et la remplacer par la saine conscience qui se nourrit de vraies et non de fausses valeurs humaines, spirituelles ou autres.

Pour ce faire, il nous faut donc un modèle d'éducation anthropocentrique. Ainsi qu'une nouvelle politique de la culture. Non une culture de la guerre, de la violence, qui impose et qui exploite, mais une culture de la paix, de l'humanisme, qui s'abreuve aux sources de la philosophie, de la science et de l'art.

La société-asphalte et l'homme-ciment se désagrègeront ainsi dans les nouveaux rapports sociaux, qui ramèneront à l'avant-scène de l'histoire la

terre mère et l'homme créateur qui en est issu, de manière à ce que les semences du génie humain germent et portent des fruits. S'il advient et pour autant qu'il advienne de tels changements révolutionnaires, les seuls qui soient à mon sens historiquement nécessaires mais aussi réalisables, je peux prophétiser l'avènement d'une majestueuse époque artistique, sans frontières de classes. Toutes unies dans l'idée que la discrimination peuple-élite sera abolie pour de bon dès la valorisation de l'ensemble du peuple en tant que force dirigeante, sur le plan social comme sur le plan spirituel, elles créeront le peuple-élite. Le peuple-leader, sur le modèle des classes dirigeantes du passé.

De ce qui précède, il ressort que les rapports de production devront finalement être assez nombreux et assez variés pour assurer à tous les membres de la société du *temps libre*, appréciable tant par sa durée que par sa richesse. Qualitativement et quantitativement indispensable, ce temps libre apportera à tout un chacun la force physique, spirituelle et psychique qui lui est nécessaire – tout ce que nous appelons succinctement les *anthropomonades*, de sorte qu'il puisse se réjouir de la création avant tout spirituelle, tant traditionnelle que contemporaine.

Cette faculté fera du citoyen une force historiquement à même de développer en son sein les germes de la nouvelle civilisation. Nous arrivons ainsi à l'ultime conclusion, à savoir que seule une telle société, assurant le minimum d'*anthropomonades* nécessaire à chaque citoyen de manière à ce qu'il savoure les biens de la vie, de la nature, de la civilisation humaine et qu'il puisse ainsi être heureux, seule une telle société, pour autant qu'elle existe un jour, peut être réellement libre et démocratique. C'est elle et elle seule qui assure la vraie justice sociale et l'équité, en forgeant des citoyens authentiquement libres, des hommes à la fois libres et épanouis sur tous les plans, créatifs et accomplis.